

Chantal CAMBON¹

NOTE SUR UN PETIT ENSEMBLE DE PRÉSIGILLÉES DÉCOUVERT SUR LE SITE DE SAINT-JEAN À CASTRES (Tarn)

Le site de Saint-Jean se trouve dans le quartier nord de la ville (Fig. 1) où une occupation est connue au moins depuis la Préhistoire et, sans discontinuer, jusqu'à nos jours.

I. TOPOGRAPHIE DES LIEUX

Localisé sur la rive droite de la rivière Agoût et du ruisseau du Rosé, c'est un plateau qui culmine à 190 m et domine de 20 m la confluence de ces deux cours d'eau d'importance très différente, constituant ainsi une défense naturelle au nord et à l'est du site où commence la plaine de Gourjade. Partout ailleurs, le plateau présente des pentes plus ou moins accentuées mais jamais abruptes.

L'occupation humaine se concentre au nord-est de la plate-forme surplombant les falaises calcaires.

II. HISTORIQUE

Les richesses archéologiques de Saint-Jean ont été connues très tôt puisque Jacques Borel signale déjà le site au XVII^e s.² mais c'est surtout le XIX^e s. qui donne la vraie mesure du site avec les travaux réalisés par Belhomme en 1832, puis par Alfred Caraven-Cachin, quarante ans plus tard³.

Outre des "cabanes gauloises", des "fours à poteries et à briques", une grande quantité de monnaies couvrant les périodes gauloise et romaine, un cimetière médiéval, il fixe dans la tradition locale l'existence du "camp romain de Saint-Jean" qui serait à l'origine du nom de Castres⁴.

Même si le camp n'a jamais existé, il n'en reste pas moins que les nombreuses traces d'occupation en font un site majeur pour l'histoire de Castres.

III. LES DONNÉES GÉNÉRALES

1. Circonstances de la découverte.

Dans le cadre du Plan d'Occupation des Sols, nous sommes chargés du suivi des permis de construire et de multiples interventions avaient déjà eu lieu sur ce site. Mais il ne s'agissait que d'observations rapides, effectuées lors de terrassements qui, petit à petit, nous ont permis de circonscrire le site de Saint-Jean qui est d'ailleurs, en l'état actuel de nos connaissances, plus restreint que ne l'indique A. Caraven-Cachin dans ses écrits. Un sauvetage a donc été réalisé à l'occasion de la construction d'une maison particulière. La surface fouillée est limitée (7 m² pour la zone qui nous intéresse).

2. Nature du site.

La nature du site n'est pas aisée à définir vu l'exiguïté de la fouille. Deux hypothèses sont privilégiées à l'heure actuelle : il pourrait s'agir soit d'une aire empierrée (cour ?) dans un habitat, soit d'une aire de travail dans un atelier.

3. Position stratigraphique (Fig. 2).

Sous un dépotoir domestique, constitué au cours des deux premiers siècles de notre ère essentiellement mais dans lequel la présence d'une petite quantité de sigillées claires et de céramiques estampées rappelle l'occupation tardive et méconnue du site, deux niveaux

1 Centre d'Etudes et de Recherches Archéologiques du Castrais (C.E.R.A.C.).

2 J. BOREL, *Les Antiquitez, raretez, plantes, minéraux & autres chofes confiderables de la Ville, & Comté de Caftres d'Albigois, & des lieux qui font à fes environs, avec l'Histoire de fes Comtes, Evefques, &c.*, Castres, 1648, p. 16.

3 BELHOMME, *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, Toulouse, t. 1, 1832-1833 ; A. CARAVEN-CACHIN, *Le Tarn et ses tombeaux*, suivi de *L'histoire et de la géographie de cette province sous la domination romaine*, Paris, 1873, p. 59-97.

4 Aujourd'hui, les historiens s'accordent pour retenir l'étymologie médiévale, du fait de l'installation de l'abbaye Saint-Benoît au IX^e s. à partir de laquelle va se créer et se développer rapidement la ville. A l'exemple de l'abbaye, elle se protégera derrière des murailles.

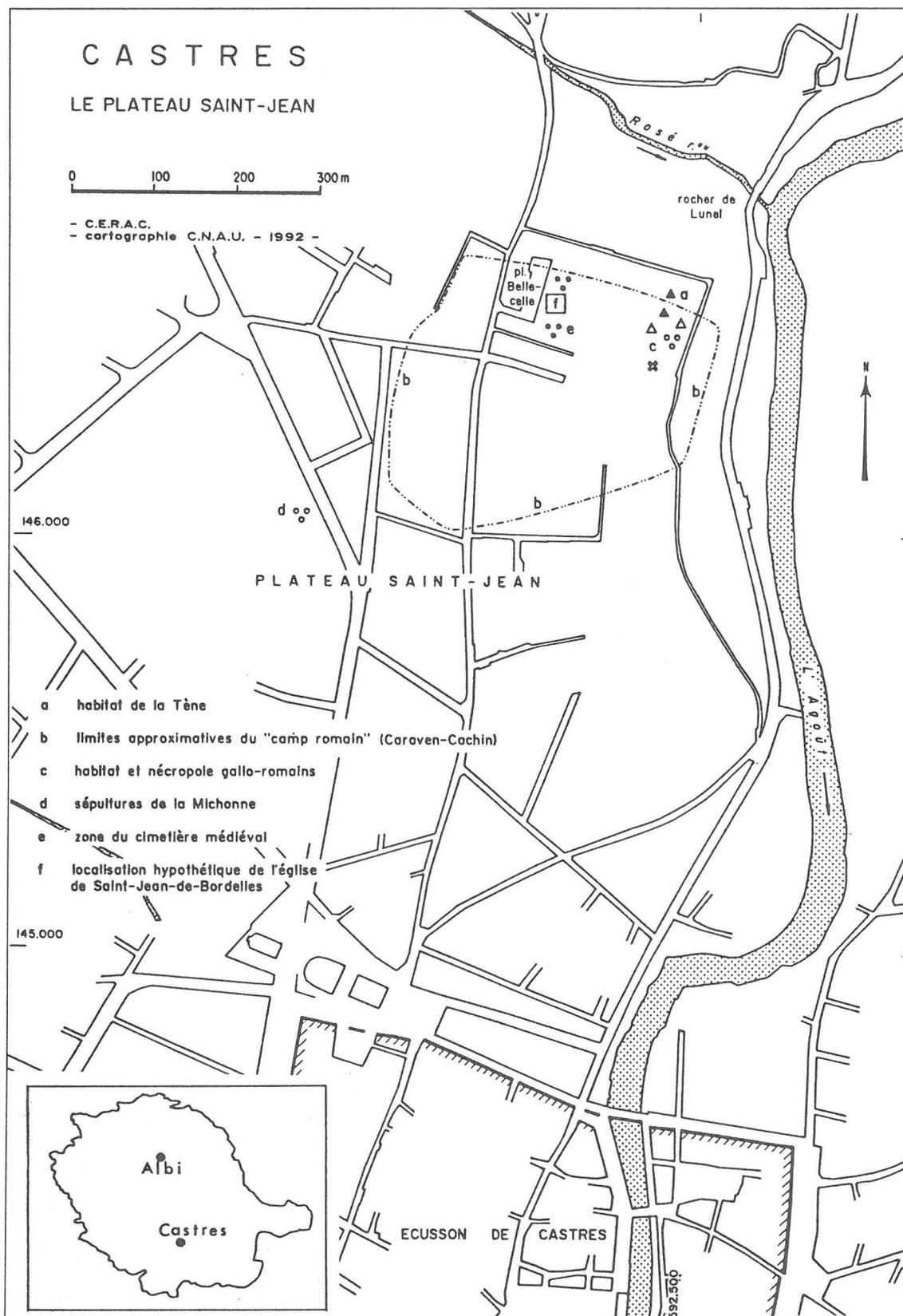


Figure 1 - Le plateau Saint-Jean. Localisation de la fouille de 1993, à partir de la vignette n° 2 extraite des *Documents d'Evaluation du Patrimoine Archéologique Urbain : Castres*, Tours, 1993, p. 14.

NOTE SUR UN ENSEMBLE DE PRÉSIGILLÉES DÉCOUVERT À CASTRES

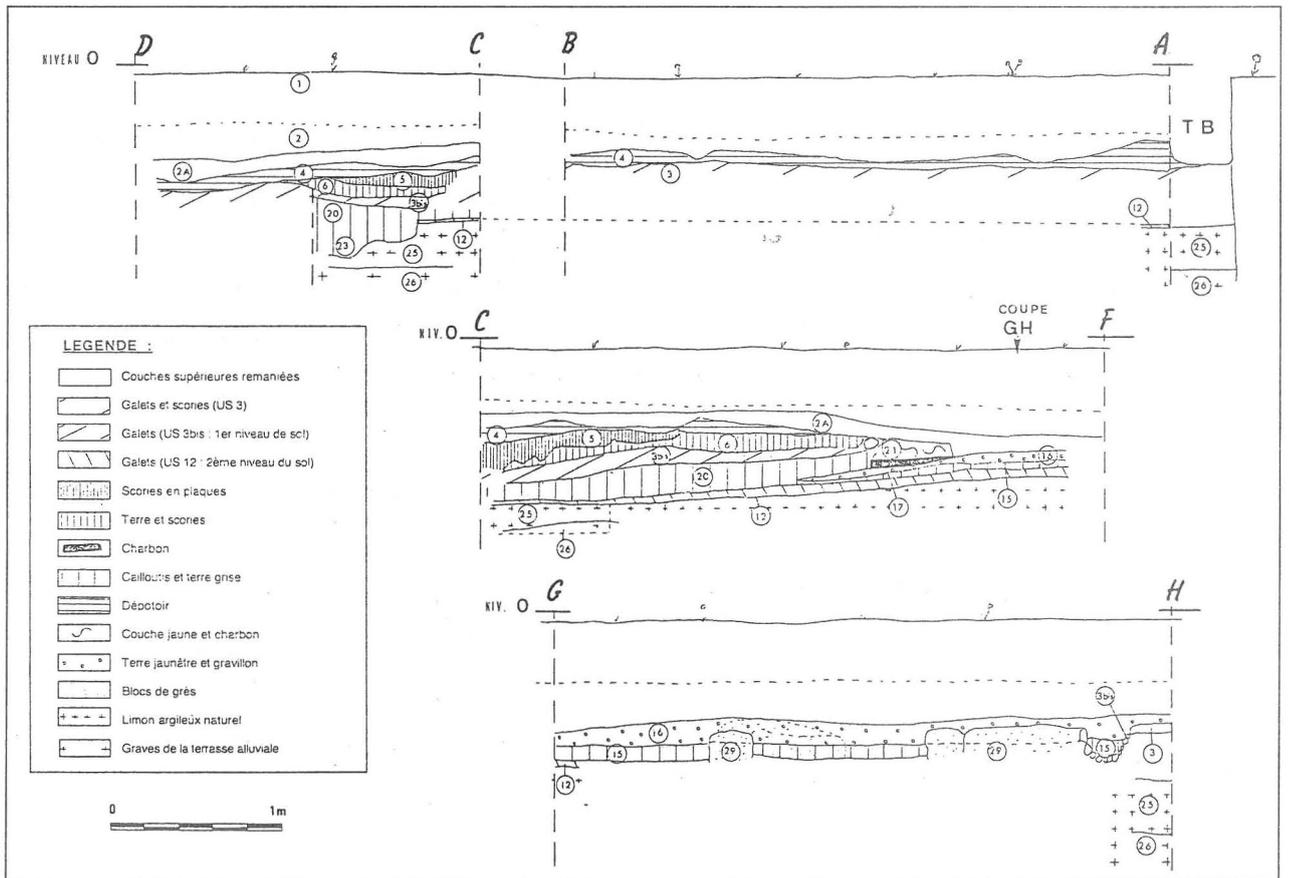
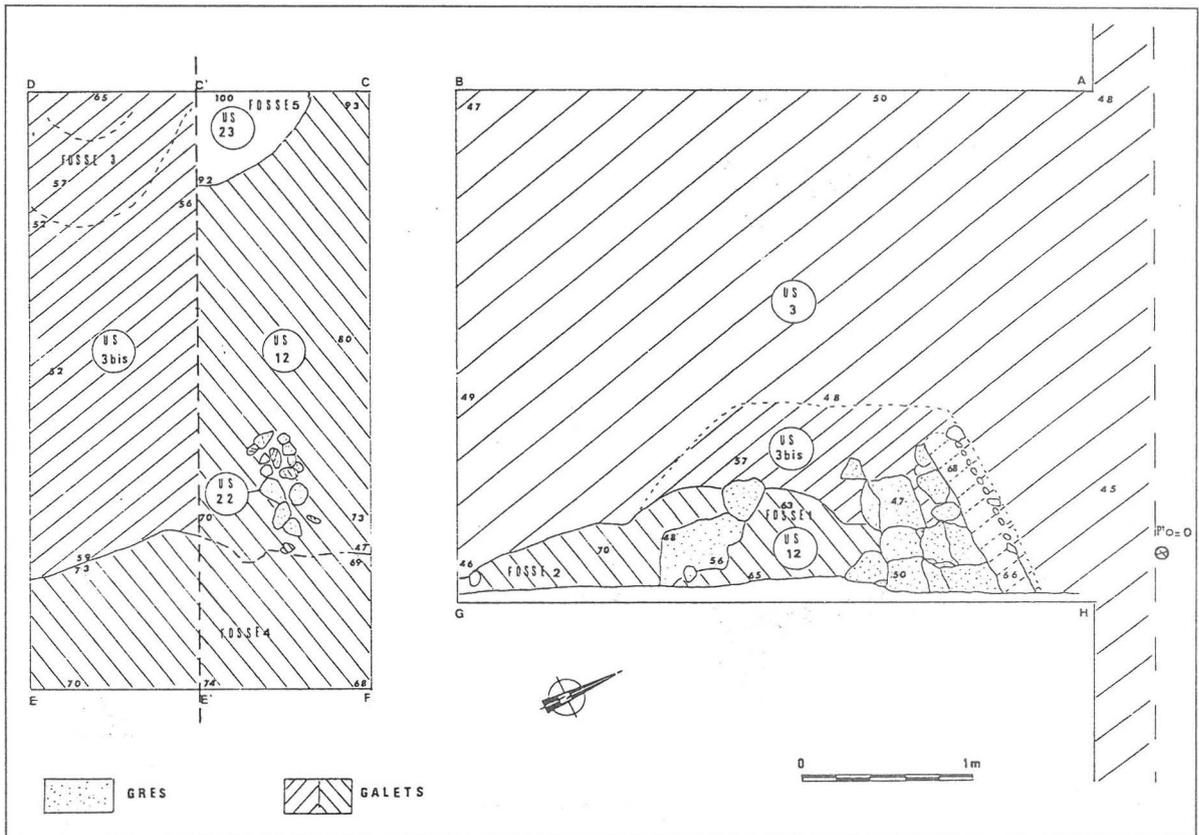


Figure 2 - Saint-Jean 93. Plan et coupe du sondage.

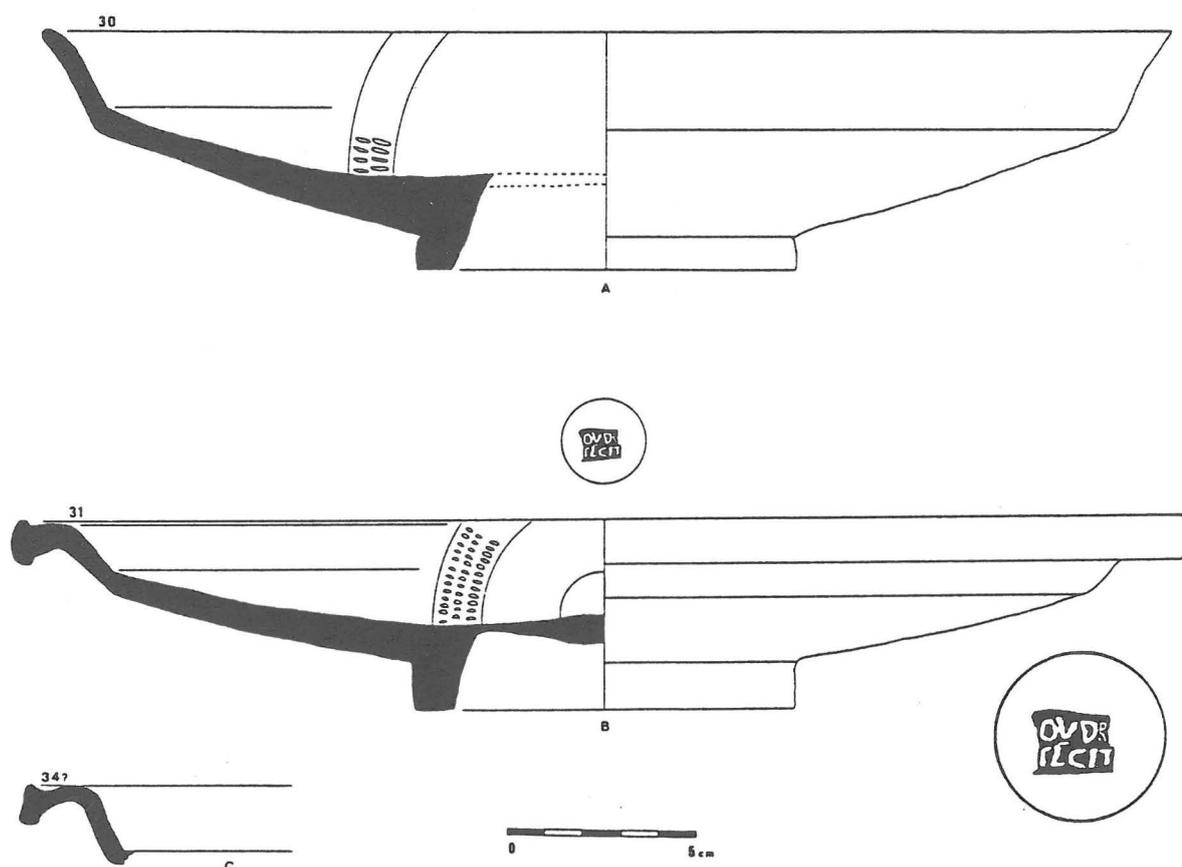


Figure 3 - Saint-Jean 93. Les plats.

superposés (US 3bis et 12) de galets très jointifs ont été aménagés au cours d'une même période d'activité, semble-t-il, c'est-à-dire dans la première moitié du I^{er} s. apr. J.-C.

Le niveau inférieur de sol est constitué de galets et de fragments d'amphores Dressel I, très érodés. Il est installé directement sur le limon argileux qui constitue, dans ce secteur, le terrain vierge. Il présente une forte déclivité vers l'ouest où s'ouvrirait une fosse dont l'importance nous est inconnue. La portion fouillée, en bordure de la berme du sondage, dessine un quart de rond d'une trentaine de cm de rayon et fait 0,20 m de profondeur : c'est l'US 23. Elle était comblée uniquement par un ensemble de présigillées dont l'état de conservation était bien meilleur que pour tout le reste du mobilier dont l'état de fragmentation est extrême.

IV. LES CARACTÉRISTIQUES DES PRÉSIGILLÉES MISES AU JOUR

1. Caractères généraux.

Tous les éléments mis au jour sont à cuisson oxydante (mode C). Une seule exception est à signaler : le fond (Fig. 4, B) dont la pâte est beige-gris en surface et gris très clair au cœur.

Deux séries se distinguent ; elles concernent toutes les formes :

- l'une à pâte rouge, rugueuse, assez dure ;
- l'autre à pâte beige clair, assez dure.

Le dégraissant est très fin et quelques paillettes de mica blanc apparaissent.

L'engobe, dans tous les cas, est très mal conservé, écaillé et même, parfois, il a complètement disparu ; il est, en règle générale, rouge mais, sur certains récipients, il vire, par endroits, au brun très sombre presque noir ; il recouvrait entièrement les vases (intérieur/extérieur).

Les décors et marques sont tous très érodés.

2. Formes présentes⁵.

Ce sont essentiellement de grands plats, des bols et des jattes.

a. Les plats (Fig. 3, A, B et C).

I Des éléments de trois plats au moins que l'on peut rapprocher de la forme 10 de Bram et Narbonne mais un seul profil complet, présentant au centre du vase un cercle de guillochis (Fig. 3, A).

II Deux individus apparentés à la forme 70 connue à Bram et à Narbonne (Fig. 3, B et C) :

- la lèvre est bien dégagée mais légèrement moins

⁵ Cf. C. BEMONT et J.-P. JACOB (dir.), *La terre sigillée gallo-romaine. Lieux de productions du Haut-Empire : implantations, produits, relations*, Documents d'Archéologie Française 6, Paris, 1986.

pendante ; quant au fond conservé, il est très proche de celui de la forme 110 de Bram ;

- un cercle de guillochis décore l'intérieur des récipients ;
- la forme 70, entière, porte une estampille en

position centrale, dans un cartouche rectangulaire, sur deux registres : QVADR / FECIT.

Il A noter aussi la présence d'un très petit fragment pouvant correspondre à la forme 1 de Montans (5-40 apr. J.-C.) mais dont il ne subsiste que la partie inférieure de la carène avec le bourrelet intérieur.

b. Les bols (Fig. 4, A et B).

Deux (?) bols du type 170 de Bram et Narbonne.

L'un est conservé presque entièrement ; il porte une estampille en position centrale, dans un cartouche rectangulaire, sur deux registres : QVADR / FECIT (Fig. 4, A).

Du deuxième, nous ne possédons que le fond mais il pourrait peut-être se rapprocher de cette forme. Il porte un timbre, difficile à lire, en position centrale et sur deux lignes dans un cartouche carré (Fig. 4, B).

c. Les jattes carénées (Fig. 5, A, B et C).

Trois jattes apparentées à la forme 200 de Narbonne. Ici, les pâtes sont très variées, du rouge au beige très clair. L'une d'elles porte un décor fait à la roulette, peu visible mais présent au-dessous de la carène sur toute la hauteur de panse conservée (Fig. 5, B).

d. Autres formes représentées.

Il Un petit fragment de col haut, très fin et très étroit (diamètre intérieur : 7 mm) qui pourrait appartenir à une lagène de petite taille.

Il Pour compléter ce panorama des formes et bien qu'ils appartiennent à l'US 3bis, nous présentons ici deux documents supplémentaires :

- un fragment de fond portant une marque : NIGR(I) (Fig. 6, E) ;
- un récipient à deux "becs", déjà connu à Bram (Fig. 6, D).

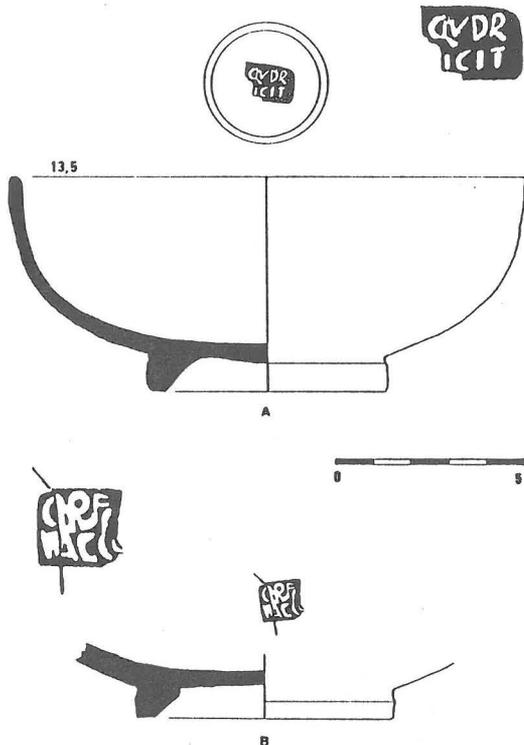


Figure 4 - Saint-Jean 93. Les bols.

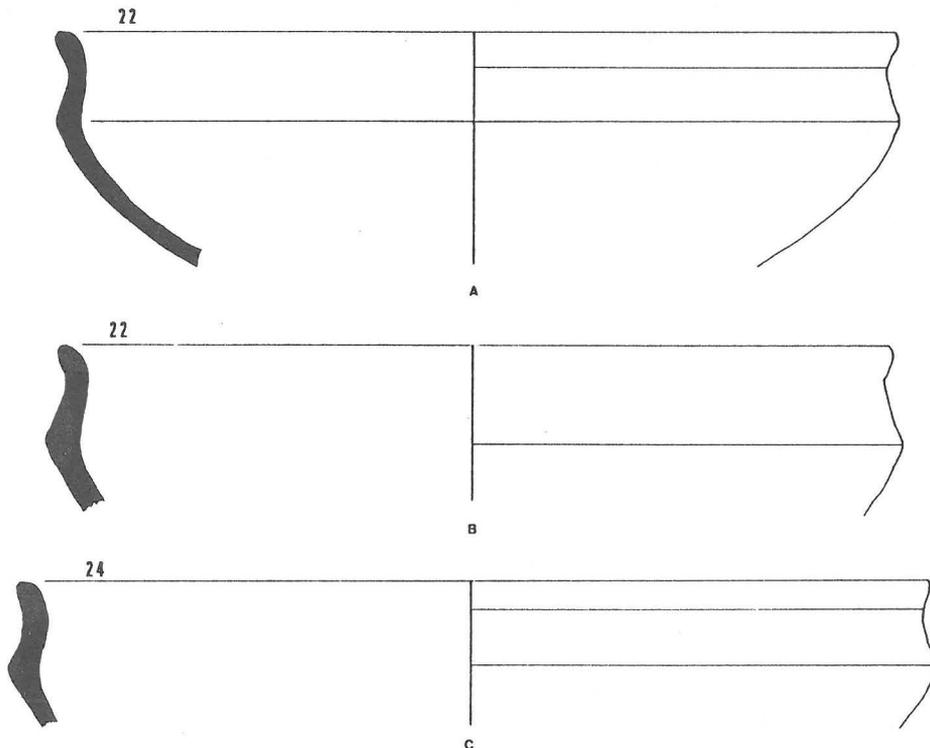


Figure 5 - Saint-Jean 93. Les jattes.

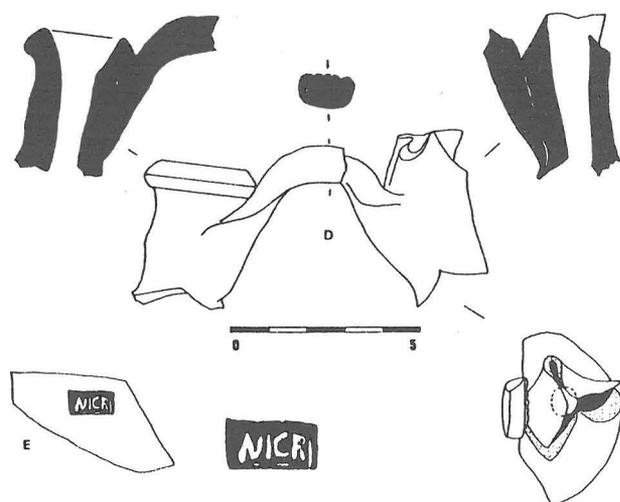


Figure 6 - Saint-Jean 93. Les autres formes.

3. Les estampilles.

Cette fouille a donc livré quatre marques dont deux du même potier. Elles sont du même type : position centrale, cartouche rectangulaire ou carré, deux registres, sauf celle de NIGRI qui n'occupe qu'une ligne.

QVADRATVS est connu à Montans, à La Graufesenque, à Lezoux et à Lyon.

NIGRI est connu à Montans.

CONCLUSION ET DIRECTION DE LA RECHERCHE

Les caractéristiques de cet ensemble très homogène (cuisson, engobe, marque), malgré des variantes dans la couleur de la pâte, correspondent à la deuxième génération des présigillées qui sont datées, pour Montans et La Graufesenque, de la période Auguste/Tibère.

Cette découverte n'est pas la première réalisée dans ce secteur du Tarn.

Déjà, lors de la première opération de sauvetage effectuée par Alain Rayssiguier⁶, à 100 m du site,

quelques documents avaient été mis au jour ; ils sont très proches de ceux qui ont été décrits ici, bien que la pâte de certains d'entre eux soit nettement orange.

Sur l'habitat gallo-romain de Gourjade, il y a également l'importante série étudiée par Jean-Marc Séguier⁷, provenant d'un dépôt votif (EDF 1978). Ici, nous sommes en présence d'une production très différente : la pâte est orange vif, dure à savonneuse, voire même pulvérulente ; le vernis est orangé à brun ; le répertoire est très riche avec des formes lisses et décorées mais il ne recoupe pas celui de Saint-Jean (hormis la lagène). Il faut mentionner aussi une série de petits fragments mis au jour lors des fouilles de 1987 (dans l'entrée actuelle)⁸ où deux séries sont à distinguer : la première comprend des bords de forme 70/110, cuits en mode C, la deuxième des bords proches de la forme 120 de Narbonne, à cuisson réductrice (ou surcuits ?) ; elle est associée à des bords dont la forme la plus proche pourrait être la 58 dans la typologie de Santrot⁹ avec une pâte surcuite mais de belle facture.

Sur le site de La Chicane¹⁰, une dizaine de tessons ont été mis au jour à proximité d'une fosse-dépotoir, non loin, certainement, des fours de potiers.

La problématique, aujourd'hui, est la suivante : quelle est l'origine de ces présigillées ? Existe-t-il, dans le sud du département, un ou plusieurs centres de production ?

Nous possédons quelques données de départ pour orienter notre recherche. C'est, d'une part, le mobilier dont il faudra faire une étude comparative poussée, étayée par des analyses de pâtes et, d'autre part, les analyses déjà réalisées dans le cadre du programme de recherches sur l'origine de la céramique de Montans dirigé par Thierry Martin¹¹, qui montrent que le mobilier de Saint-Jean n'appartient pas aux productions des grands ateliers qui ont traditionnellement des relations avec la région castraise : Bram et Montans.

Notre connaissance des sites de cette région nous permet d'avancer quelques noms : ce sont ceux déjà cités de Saint-Jean et de Gourjade (commune de Castres) mais aussi celui de La Chicane (commune de Montfa-La Chicane) en tant que pôles importants dans ce secteur et ayant pu avoir un rayonnement local.



- 6 A. RAYSSIGUIER et J.-M. SEGUIER, Le sauvetage urgent de Saint-Jean/Rives, dans C.E.R.A.C., *Castres : rapports d'interventions 1988-1989*, vol. I, p. 13 et suiv.
- 7 J.-M. SEGUIER, *Gourjade : rapport de fouilles (1977-1978-1979)*, 1979, p. 2-4 ; J.-M. SEGUIER, Un dépôt votif tibérien de la villa gallo-romaine de Gourjade (Castres, Tarn), dans *Archéologie Tarnaise*, 2, 1985, p. 45-70.
- 8 C.E.R.A.C., *Gourjade : rapport de fouilles 1986-1987*, 1987, p. 7-10.
- 9 M.-H. et J. SANTROT, *Céramiques communes gallo-romaines d'Aquitaine*, Paris, 1979, p. 64.
- 10 J.-M. SEGUIER, *Rapport de fouille de La Chicane (commune de Montfa). Habitat protohistorique et atelier de potier gallo-romain*, 1989, p. 14.
- 11 "Recherches sur les origines de l'industrie céramique montanaise dans l'Antiquité", programme mis en œuvre par Thierry MARTIN, l'équipe du C.E.R.A.M. et Daniel DUFOURNIER du Laboratoire de Céramologie de l'Université de Caen.

DISCUSSION

Président de séance : A. DESBAT

Caty SCHUCANY : Ces récipients carénés portent-ils un revêtement sur les deux faces ou seulement à l'extérieur ?

Chantal CAMBON : Les vernis sont à chaque fois extérieurs et intérieurs.

Armand DESBAT : C'est une question que j'allais poser également. C'est vrai que cela fait penser à des productions qu'on avait distinguées des imitations de sigillées, notamment à Saint-Romain-en-Gal ; elles correspondent à des bols carénés qui n'ont de revêtement qu'à l'extérieur et qui se rapprochent des fameuses imitations helvétiques.

Je voudrais intervenir également sur le problème de l'aspect de ces productions. A en juger par les diapositives qu'on a vues, toutes ces imitations de sigillées ou présigillées — Maurice Picon l'aurait dit mieux que moi — portent des revêtements non grésés, cuits en mode A ; les aspects sont très semblables et souvent impossibles à distinguer à l'œil nu, d'un atelier à l'autre. Il est probable qu'il y a un atelier à Vaison-la-Romaine que l'on distingue des productions de Saint-Romain-en-Gal sur des détails de façonnage mais pas du tout sur l'aspect des vernis. Actuellement, on est bien en peine de distinguer les productions lyonnaises des différents ateliers de Lyon de celles de Saint-Romain-en-Gal sur l'aspect des pâtes et des vernis.

Pour ce qui est de la typologie, c'est vrai qu'on connaît peu d'ateliers de manière très approfondie. Thierry Martin faisait beaucoup référence à Saint-Romain-en-Gal mais, finalement, ce qu'on connaît des productions de Saint-Romain, représente très peu de choses et on voit qu'elles couvrent une période relativement longue, soit une bonne cinquantaine d'années. Evidemment, entre les débuts de cette production qui s'inspire des formes archaïques, et les imitations du Service II, par exemple, qui ont l'air de se poursuivre jusqu'au début du règne de Claude, il y a des différences importantes. Or, on a tout un répertoire, dans les niveaux les plus anciens de Lyon, qui est tout à fait comparable à celui de Bram. Mais, là aussi, lorsqu'on essaie de faire référence à Loyasse, il faut se rappeler que le site de Loyasse, atelier comparable à Bram, où justement on a ces productions anciennes, n'a été fouillé que sur la surface de cette table !

Une question sur la découverte de Castres : il n'y avait pas d'autres mobiliers associés à ces imitations, dans la fosse, pour préciser la chronologie ?

Chantal CAMBON : Non, ce qu'on a fouillé de la fosse est extrêmement limité en surface et tous les fragments trouvés sont de ce type-là, à part trois petits fragments d'amphores. C'est tout.

Armand DESBAT : Peut-être que Maurice Picon va nous faire partager ses idées sur les analyses qui ont été faites sur les différents ateliers.

Maurice PICON : Je n'ai rien de particulier à en dire. Je veux simplement souligner que, avec ces présigillées, on est dans un cas difficile d'identification parce qu'il ne s'agit pas simplement de dire "est-ce du Montans ?" ou "est-ce du Bram ?" mais est ce que cela peut être tel atelier ou tel autre, etc. Or, on sait qu'actuellement, on a, dans la région, au moins une dizaine d'ateliers de présigillées sur lesquels il y en a deux dont on connaît à peu près les compositions. Par conséquent, tant qu'on restera dans cette situation, il est évident qu'il y aura des grands points d'interrogation quant aux identifications. Je crois qu'on ne peut pas dire autre chose.

Armand DESBAT : Enfin, la grande question qui se pose relativement à ces ateliers, c'est évidemment quelle est leur origine ? Si on reprend le cas de Lyon, il y a quelques années, on présentait l'atelier de Loyasse comme un atelier de tradition indigène par opposition à La Muette, succursale d'Arezzo. Je pense que c'est une image tout à fait fautive. A mon sens, Loyasse est également une succursale italique parce que, pour le reste de la production, on voit que c'est un atelier qui fait des gobelets à glaçure plombifère, ce qui n'est pas franchement indigène comme tradition.

Maurice PICON : Il faut se rappeler aussi qu'en Italie on a aussi une production de ce type, c'est-à-dire une production cuite en mode A, à vernis non grésé, etc., qui devient assez vite minoritaire. Mais dans les niveaux anciens, on trouve pas mal de ce type de productions. Par conséquent, autrefois, on ne faisait pas bien la liaison possible entre ces présigillées et l'Italie parce qu'il y avait une différence de niveaux techniques extrêmement importante. En fait, on s'aperçoit que, suivant les régions et, en particulier, dans les régions padanes, ce type de productions dure très longtemps.

Alain CHARTRAIN : Je voudrais poser une question très naïve, n'étant pas céramologue et encore moins "sigillologue". Quand on met le doigt dans les analyses de composition, apparemment, on y met le doigt pour beaucoup, pour longtemps, à savoir qu'il faut probablement multiplier les analyses et je ne sais pas quels sont les seuils définis ; mais si on n'a pas 100 ou 300 tessons analysés par ateliers, voire par phases d'ateliers, on a sans doute, dans ce domaine, du mal à s'en tirer. Je me demandais si la bonne vieille typologie n'offre pas des ressources pour séparer les différents ateliers ?

Armand DESBAT : Dans certains cas, oui, dans d'autres, non. S'il faut avoir un échantillonnage suffisant pour caractériser la diversité de composition d'un atelier, il faut également en avoir un pour caractériser la diversité typologique. On n'a souvent qu'une vue très partielle de cet atelier. On a vu des formes, présentées par Thierry Martin, qui semblent rares. Pour l'instant, elles ne sont pas connues à Bram mais rien n'empêche que demain, elles y soient découvertes. Et le gros du répertoire est quand même commun à tous ces ateliers. Si on regarde, justement, le nombre d'ateliers qui ont fait ces plats ou ces bols à parois obliques, c'est quand même une des formes très fréquentes dans ce répertoire, de même que les imitations du Service I. Cela dit, on peut avoir certains détails qui peuvent caractériser un atelier puisque j'évoquais, tout à l'heure, des différences de façonnage qui sautent aux yeux entre des produits trouvés à Vaison et les produits de Saint-Romain-en-Gal ; mais cela est tout à fait aléatoire.

Alain CHARTRAIN : Je n'arrive pas à croire que sur tant d'ateliers, les hauteurs de pieds, les diamètres à l'ouverture, les épaisseurs, l'endroit où se situent les rainures, soient partout les mêmes ; ou alors il y a une standardisation très précoce qui paraît difficilement concevable. Pour ma part, il y a quelque chose qui me gêne par rapport à toutes ces analyses, par rapport à un travail relativement classique. Est-ce que le citron est vraiment pressé du côté des études classiques, typologiques ? On se rend bien compte, sur les ateliers, notamment avec le travail de Philippe Bet sur Lezoux, qu'il y a quand même des indicateurs précis sur des éléments de formes, de typologie, qui permettent de repérer et de faire la différence entre des ateliers ou, au moins, des centres producteurs ? Cela fait 25 ans qu'on entend parler d'analyses ; certes, c'est très intéressant et cela pose des problèmes, mais je ne suis pas persuadé que cela les résout toujours. Ne peut-on pas les coupler avec un travail plus classique, un peu modernisé, sur la typologie ? Question naïve d'un archéologue qui fouille des sites de consommation et qui a beaucoup de difficultés, n'étant pas spécialiste, à trouver même les centres producteurs !

Maurice PICON : Je crois que la réponse est tout de même assez simple. En fait, il ne viendrait à l'idée de personne de substituer les analyses aux recherches typologiques et la règle qu'on suit, en général, c'est d'abord de faire une très bonne étude archéologique classique, avec toute la typologie, etc. ; le laboratoire intervient lorsqu'il n'y a pas de solution au point de vue typologique. C'est vrai que cela arrive, malgré tout, assez souvent, même pour les gens qui ont une grande habitude de la typologie. Donc, je crois que, bien entendu, on commence par travailler sur des critères traditionnels. De toute façon, le laboratoire lui-même se refuserait à mettre les choses à l'envers, c'est-à-dire à commencer à faire sa typologie, l'archéologue arrivant après. On intervient toujours en aval des recherches archéologiques, c'est évident, quand il n'y a pas de solution et le cas est, je crois, relativement fréquent.

Yvan BARAT : Pour répondre à Alain Chartrain, sur le problème du pressage de citron typologique, je crois qu'il faut peut-être relativiser et ne pas en attendre trop ; on en obtiendra de la pulpe et du jus mais pas plus, parce que mesurer les hauteurs de pieds, les hauteurs de cols, de lèvres, etc., cela donne un certain nombre d'indications mais, à la limite, ces variations peuvent être internes aux ateliers et ne pas forcément varier de façon significative, du moins suffisamment significative, d'un atelier à un autre. Je crois qu'il ne faut quand même pas trop en attendre de ce point de vue-là.

* *
*